



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



COLLÈGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE

Paris, le 29 mars 2005

Groupement enseignement général

CBA
Raymond GEISTEL
C6

Fiche de stratégie

OBJET : Sujet n°2 : dans les deux guerres mondiales et aujourd'hui la supériorité matérielle a-t-elle annihilé l'art du stratège ?

“Auparavant c'étaient les victoires qui donnaient la puissance. Maintenant c'est la puissance qui donne la victoire”.

Si l'on en croit l'historien américain Willmott, la supériorité matérielle est devenue la clé de la victoire dans un conflit. Les deux guerres mondiales auraient montré la validité de cette thèse, et les conflits actuels ne feraient que la renforcer.

Cette vision déterministe de l'issue des conflits a pour corollaire la négation de la capacité du stratège, du chef de guerre, de faire pencher un rapport de force matériel défavorable en sa faveur, par la seule valeur de son « art ».

On peut donc se poser légitimement la question de savoir si, dans les deux guerres mondiales et aujourd'hui, la supériorité matérielle a annihilé l'art du stratège.

Paradoxalement, si la supériorité matérielle réduit le champ d'expression du stratège, elle lui offre la possibilité de s'exprimer de manière plus éclatante.

1. La supériorité matérielle a pesé et pèse encore d'un poids formidable sur l'issue des conflits.

L'étude des deux guerres mondiales et de conflits plus récents met en effet en avant l'importance vitale de l'obtention de la supériorité matérielle pour la victoire.

- Dans un conflit de longue durée.

A terme, la victoire dans les deux conflits mondiaux est revenue aux Alliés car leurs capacités industrielles et économiques surclassaient celle des puissances centrales. Même si la montée en puissance de l'économie des Etats-Unis (EU) a été longue pendant la guerre de 14-18, elle donnait une capacité de production aux Alliés qui ne pouvait aller

qu'en s'accroissant, alors que celle de l'Allemagne, soumise au blocus et mal gérée, était limitée dans ses possibilités.

En 1918, les armées alliées sont très supérieures en équipement à l'armée allemande : motorisation plus poussée, d'où plus grande mobilité (parc automobile en 1918 : allemand 40 000 ; allié : 200 000) ; ravitaillement abondant.

De même pendant la Seconde guerre mondiale : « *La ville de Cleveland à elle seule produit deux fois plus d'acier que l'Italie et autant que le Japon alors même qu'elle ne vient qu'en quatrième position aux Etats-Unis* » (Brooks Emeny)¹.

- Dans une guerre courte.

La supériorité matérielle établie dès avant le conflit offre des possibilités d'action infiniment supérieures, en particulier en matière de renseignement et de son analyse, qui tient une part prépondérante à l'heure actuelle dans les capacités d'action des belligérants. Dans les conflits du Golfe de 1991 et 2003, les armées coalisées disposaient d'une telle supériorité, tant qualitative que quantitative, qu'elles ont pu briser l'armée irakienne et son moral par une campagne aérienne sans précédent, face à laquelle l'Irak n'avait aucune action possible.

2) Mais la stratégie n'est pas entièrement muselée...

En effet les exemples sont abondants de campagnes ou de conflits au cours desquels, en position de faiblesse, des chefs de valeur ont, par des « coups de génie », changé le sort du combat.

- Des résultats temporaires.

Certains de ces coups d'éclats ont eu des conséquences qui, bien que très importantes, n'ont pas changé l'issue de la guerre.

Le cas le plus édifiant est peut être celui de Rommel en Afrique. En 1941, à peine débarqué avec les premiers éléments de l'Afrika Korps, alors que l'offensive britannique menace la frontière tunisienne, il décide d'attaquer en direction de l'Est. Prenant par surprise les chefs britanniques, son attaque renverse totalement le cours de la campagne. Le chef des forces terrestres britanniques, le Général O'Connor sera même fait prisonnier. Mais le transfert par Hitler du centre de gravité de la guerre en Russie privera Rommel du soutien logistique qui lui aurait permis d'exploiter cette percée.

- Des résultats stratégiques à long terme.

D'autres victoires « du faible au fort » ont eu des répercussions bien plus grandes, et ont permis à des chefs de valeur de sauver une situation jugée désespérée.

Lors de l'attaque soviétique de 1939, la Finlande était considérée comme perdue. Mais face à des forces soviétiques disposant d'une écrasante supériorité, les défenseurs finlandais, mettant à profit leur maîtrise du terrain et le manque de préparation des Russes, infligèrent une défaite cuisante à l'Armée Rouge. Le maréchal Mannerheim, ancien officier de l'Armée du Tsar, a su non seulement diriger la défense finlandaise pendant l'hiver 1939, mais aussi apprécier lucidement la situation de son pays au printemps 1940. Il a ainsi été capable d'imposer à son Etat-major d'engager des pourparlers de paix, évitant ainsi l'annexion pure et simple. De même en 1941 il saura éviter de s'engager au côté des Allemands, sauvant ainsi une deuxième fois son pays. « *Modèle parfait du stratège complet, qui domine aussi bien les aspects militaires que la dimension politique* » (H. COUTAU-BEGARIE).

¹ In conférences de stratégie 2004-2005, CID

3) ...car il peut échapper au piège « par le haut ».

Face à une situation d'infériorité matérielle soit temporaire, soit durable, le stratège peut trouver dans son art les moyens de compenser cette infériorité. Il a face à lui diverses possibilités, qui ont été employées tant lors des deux conflits mondiaux que plus récemment. Il peut s'appuyer par exemple sur le terrain ou le courage de ses combattants et surtout rechercher le point faible de son ennemi par des stratégies dissymétriques, visant le point faible ennemi.

- « Le terrain commande ».

La supériorité matérielle et technique d'un des belligérants peut être réduite dans certaines zones (montagnes, jungle...), ce qui ouvre au chef des possibilités de compenser son infériorité.

Ainsi les forces serbes ont mené une action remarquable de camouflage et de déception face à la campagne aérienne de l'OTAN en 1999. Deux mois et demi de frappes n'ont détruit qu'une quinzaine de chars. Cet échec, même s'il a été caché quelques temps par les alliés, a permis à la Serbie d'obtenir des conditions de paix bien meilleures que celles prévues au sommet de Rambouillet.

- Trouver la faille chez le « fort ».

Les puissances disposant actuellement d'une supériorité matérielle réelle appartiennent toutes à « l'Occident ». Si leurs forces disposent de moyens surclassant toutes les autres, elles sont aussi à l'image de leurs pays et de leurs populations, qui refusent de plus en plus d'avoir à payer le « prix du sang ».

Dans les conflits de type asymétriques, le temps prend une place particulière. Dans un conflit conventionnel, le temps travaille pour la puissance économique qui, au final, impose sa loi. Dans un conflit asymétrique, le temps peut travailler au contraire pour le « faible », surtout s'il arrive à briser le moral de l'autre, en particulier par les pertes qu'il lui inflige.

L'exemple type de réussite est bien sûr le Vietnam, où Giap a réussi une « triple synthèse » : adaptation au terrain, au climat, aux hommes pour « *attaquer les points faibles avant les points forts, encercler l'ensemble, passer à l'action sur des points sélectionnés. Attaquer d'abord la ligne extérieure, ouvrir une brèche et percer en profondeur* »². Il a appliqué cette stratégie face aux Français, puis face aux Américains. L'offensive du Têt en 1968 est de ce point de vue une défaite militaire incontestable, mais une victoire morale majeure, qui entraînera le basculement de l'opinion publique américaine contre la poursuite de la guerre.

Ainsi, lors des deux conflits mondiaux et encore plus aujourd'hui, la supériorité matérielle pèse effectivement d'un poids énorme sur l'issue des conflits. Mais elle n'a pas annihilé les capacités d'action du stratège, ni sa capacité à exprimer son art et à imprimer sa marque sur le cours de la guerre.

Pour conclure, citons la maxime du tacticien et consul romain Arrien, reprise par Puysegur:

*« Le gain d'une bataille ne dépend pas uniquement du chef, il ne peut y contribuer que d'une partie ; mais faire le plan d'une guerre, le bien suivre, le bien exécuter, l'honneur en est dû sans partage à celui qui commande et qui l'a entrepris. »*³

² Vo Nguyen Giap, *Guerre de libération. Politique, stratégie et tactique*.

³ Puysegur, *Art de la guerre*, p.20, cité par H COUTAU-BEGARIE dans *Traité de stratégie*, p.350.

